

IN HOC SIGNO VINCES

La "Croix"

25, RUE SAINT-GABRIEL
Boîte de Poste 1329

JOSEPH BEGIN
Directeur-Propriétaire

Téléphone: Bell Main 6974.

La Croix

JOURNAL CATHOLIQUE

25, RUE SAINT-GABRIEL, MONTREAL

RELIGION, QUESTIONS SOCIALES, SCIENCES, ARTS, LITTÉRATURE, ÉCONOMIE POLITIQUE, ENSEIGNEMENT, AGRICULTURE, COLONISATION, ETC.

ABONNEMENT

Payable d'avance

CANADA

1 an, \$2; 6 mois, \$1.00

MONTREAL ET BANLIEUE

(par la poste)

1 an, \$2.50; 6 mois, \$1.25

ÉTATS-UNIS

ÉTRANGER (Union postale)

1 an, \$2.25; 6 mois, \$1.25

Un numéro, 5 sous

Le crime de la France

Le gouvernement français vient de rendre publiques les statistiques concernant le mouvement de la population en France, pour les six premiers mois de l'année 1914, c'est-à-dire ceux qui ont immédiatement précédé la déclaration de la guerre. Il y a eu 20,000 décès de plus et 4,000 naissances de plus que durant la période correspondante de 1913.

Le nombre des mariages a diminué de 2,000. La diminution nette de la population a été de 17,000, pendant que la population de l'Allemagne a augmenté de près de 500,000 durant les mêmes six mois.

Ces chiffres sont tristement éloquents.

Ils nous font toucher du doigt la plaie qui ronge la France.

Ils nous font voir que notre ancienne mère-patrie, sous l'action dissolvante du malthusianisme prêché par les adeptes de la franc-maçonnerie, marche à grands pas vers son propre suicide.

Triple crime: contre la société, contre la patrie et contre Dieu.

Qui pourrait dire jusqu'à quel point ce crime a pu décider Dieu à déchaîner sur l'Europe le fléau de la guerre.

Le Temps, de Paris, déplore ce désastre et dit que de tous les problèmes à étudier après la guerre, c'est celui de la dépopulation qui devra recevoir la plus sérieuse considération en France.

Mais le Temps prend bien garde de remonter à la source du mal, parce qu'il a peur d'être logiquement amené à reconnaître qu'il n'y a qu'un seul moyen pour la France d'échapper au suicide national, c'est de revenir au mariage catholique, avec ses devoirs et ses obligations.

Les derniers gouvernements français, pris de panique, devant le danger, ont cru qu'ils pourraient l'éviter en encourageant la natalité par des primes.

Trop sectaires pour être patriotes, eux aussi, ils ont fermé les yeux sur la cause du mal afin de n'avoir pas à la faire disparaître, parce qu'elle est issue de la loge à laquelle ils doivent eux-mêmes la vie et l'existence, et qu'ils y tiennent comme à la prunelle de leurs yeux.

Joseph Bégin

Un consistoire en mai

Il est question, à Rome, d'un consistoire qui aurait lieu en mai prochain. A ce consistoire on procédera à l'élection du successeur du cardinal Agliardi, Chancelier de l'Eglise, décédé le 17 mars dernier. Le Souverain Pontife profitera peut-être de l'occasion qui se présentera pour donner les raisons de sa neutralité dans la guerre. Il n'y aurait pas de nominations de cardinaux.

Pas de paix entre l'Autriche et la Russie

Le journal officiel du gouvernement autrichien, le Fremdenblatt déclare dénués de fondement tous les rapports portant que l'Autriche n'ont pu conclure seule la paix avec la Russie.

Allemands et Américains

Il résulte d'une dépêche de Washington publiée par la presse américaine que le président Wilson en est arrivé à la conviction qu'il ne sera pas appelé à jouer le rôle de pacificateur dans la guerre européenne. "On comptait dans les milieux officiels, dit la dépêche, que le président Wilson serait désigné comme arbitre à la fin des hostilités; cette tâche lui aurait donné un grand prestige international qui l'aurait aidé dans sa campagne électorale de 1916, s'il décide de briguer une réélection". Cependant, il paraît que le président a renoncé à l'espoir de se voir choisir comme arbitre, car il se rend compte que l'animosité à l'égard des Etats-Unis croît journellement en Allemagne et, en outre, des informations officielles parvenues à Washington auraient convaincu le président que les gouvernements alliés ont conçu une certaine méfiance à son égard.

Et puis, quoi que le président Wilson ait fait, il n'a pas pu amener les Allemands d'Amérique à reconnaître qu'il était resté dans la neutralité. Les Allemands naturalisés Américains lui reprochent toujours de ne pas avoir interdit l'exportation des armes et des munitions; les journaux allemands dénoncent toutes ses notes diplomatiques comme autant de concessions faites aux alliés; la Staats Zeitung dit ironiquement que la dernière note de Washington envoyée à Londres et à Paris aurait dû logiquement se terminer par ces mots:

"Et embrassez pour moi sir Edward!"

«Les Allemands d'Amérique sont donc restés irréconciliables et ils ont déclaré maintes fois que M. Wilson s'en apercevrait aux prochaines élections.

En Allemagne même, l'irritation contre les Américains a pris un tel caractère que le président Wilson a cru prudent de rappeler les officiers des Etats-Unis qui suivaient comme observateurs les opérations militaires allemandes. Officiellement, on prétend que la tâche de ces officiers est terminée, mais cette explication n'est certainement pas conforme à la réalité, car la campagne va entrer dans sa phase la plus active et, par suite, la plus instructive pour les officiers américains. L'explication fournie par les dépêches, d'après laquelle les officiers américains auraient été rappelés pour éviter des querelles, et des provocations éventuelles avec les officiers allemands, paraît de beaucoup la plus plausible. Elle est, en même temps, hautement significative.

Une menace significative

Tous les partis révolutionnaires de l'Italie, c'est-à-dire les démocrates, les socialistes, les réformés et les francs-maçons sont pour l'intervention armée de l'Italie en faveur des alliés.

C'est un fait sur lequel on pourrait s'arrêter un instant pour réfléchir.

Ils vont même jusqu'à proférer des menaces à la monarchie, insinuant qu'elle doit déclarer la guerre à l'Autriche et à l'Allemagne ou qu'elle devra cesser d'exister.

On apprend d'une source autorisée qu'en dépit de efforts de l'Allemagne, l'Italie et l'Autriche n'ont pu réussir à s'entendre à propos des concessions territoriales.

S.S. Benoît XV prie pour obtenir la paix

Dons du Souverain Pontife aux Belges et aux Polonais catholiques

S.S. Benoît XV a fait parvenir 5,000 piastres aux Polonais et 5,000 piastres aux Belges pour les soulager dans leurs misères.

Le cardinal Gasparri, secrétaire d'Etat, a accompagné ce don de la lettre suivante adressée au cardinal Mercier:

«Le Pape, profondément touché par l'infortune de la noble et généreuse nation belge qui lui est d'autant plus chère qu'il connaît combien elle a été et est encore attachée à l'Eglise et au Saint-Siège, et désirant contribuer à soulager les souffrances de cette population bien-aimée, lui envoie l'obole de sa charité dans son auguste pauvreté. Le Pape offre constamment d'ardentes supplications au Ciel pour obtenir du Dieu de miséricorde la fin de cet horrible fléau de la guerre, en l'implorant d'une manière spéciale de soulager ce peuple bien-aimé des horreurs qui l'ont frappé.»

Arrière les partis politiques!

L'hon. sénateur P. Landry a été élu président de l'Association canadienne-française d'Education d'Ontario. Il succède à M. A.-T. Charron.

Son premier acte officiel a été de bien déterminer devant le public, dans le manifeste suivant, ce que l'Association veut et ce qu'elle ne veut pas:

«Plus les rumeurs des prochaines élections fédérales prennent de la consistance, plus on s'efforce de toutes parts de déplacer la question scolaire d'Ontario pour la jeter dans la politique.

L'Association d'Education tient tout d'abord à répéter ici ce qu'elle veut et ne veut pas:

Les Canadiens français d'Ontario veulent:

1.—Le respect de leurs droits sur l'éducation de leurs enfants dans les écoles qu'ils soutiennent de leurs deniers;

2.—L'enseignement efficace des deux langues officielles du Canada pendant tout le cours primaire dans les écoles ou classes fréquentées par leurs enfants;

3.—L'enseignement donné à leurs enfants par le véhicule naturel: la langue maternelle;

4.—Le groupement par écoles ou par classes des élèves à qui les parents veulent faire apprendre les deux langues officielles;

5.—L'emploi d'instituteurs capables d'enseigner les deux langues officielles du Canada dans les écoles ou classes fréquentées par les enfants dont les parents exigent l'enseignement du français et de l'anglais;

6.—Leur part des subventions votées chaque année par l'Assemblée Législative;

7.—L'inspection unique, catholique et franco-anglaise des écoles séparées fréquentées par leurs enfants;

8.—L'inspection unique et franco-anglaise des écoles publiques fréquentées par leurs enfants.

9.—L'octroi des brevets aux instituteurs et institutrices bilingues qui ont passé avec succès les examens exigés par le Ministère de l'Instruction Publique.

Ce que les Canadiens français d'Ontario ne veulent pas:

1.—Les Canadiens français d'Ontario ne veulent pas pour leurs enfants d'écoles exclusivement françaises;

2.—Ils ne veulent pas forcer les enfants de langue anglaise ou autres à étudier la langue française;

3.—Ils ne veulent pas l'établissement d'un troisième système scolaire dans la Province;

4.—Ils ne veulent pas chasser personne de la Province. Ils paient pour chaque pouce de terre qu'ils acquièrent;

5.—Ils ne veulent pas supporter la confiscation des subventions scolaires qu'ils subissent depuis trois ans, pour avoir exigé pour leurs enfants l'étude efficace des deux langues officielles du Canada.

L'Association tient à proclamer bien haut que la lutte scolaire d'Ontario n'est pas une lutte politique, mais bien une lutte de principe pour la sauvegarde des droits qu'ont les parents à faire apprendre à leurs enfants les deux langues officielles du Canada dans les écoles primaires qu'ils soutiennent de leur argent.

Nous attirons l'attention sur les deux mots *écoles primaires*, les seules fréquentées par les enfants de 5 à 14 ans.

Tel est l'objet et l'unique but des démarches respectueuses, discrètes, et nombreuses que l'Association ne cesse de faire, des adhésions qu'elle recherche dans *tous les partis*, dans toutes les sociétés, chez tous les hommes vraiment imbus de justice et de science, chez tous les citoyens à esprit large qui désirent la paix et la convergence des énergies plutôt vers la prospérité du Canada que vers ces dissensions intérieures qui arment les fils les uns contre les autres. Pour arriver à ce but, n'est-il pas nécessaire que toutes les têtes dirigeantes s'unissent dans un même désintéressement en faveur de la justice, de la saine pédagogie et des sages institutions de notre pays? Cette union ne sera pas possible si déjà on se prépare à jeter cette question dans la mêlée électorale ou ordinairement les passions, les intérêts mesquins qui désunissent ont plus à dire que la saine raison et le vrai patriotisme.

L'Association l'a déjà dit et démontré bien des fois, le fameux règlement 17, promulgué par le ministère de l'Instruction Publique de l'Ontario, en 1913, a pour but avoué d'angliciser sûrement et à brève échéance tous les enfants canadiens-français de la Province.

Tout, dans ce règlement est savamment combiné pour arriver à ce but; et dans les rares localités où le gouvernement est parvenu à mettre son règlement en vigueur, il a montré jusqu'à l'évidence qu'il entend bien l'appliquer dans toute sa rigueur et sa brutalité. C'est contre cet acte de persécution odieuse que l'Association, avec les parents canadiens-français, lutte et luttera encore.

Le désir de favoriser un parti politique au détriment d'un autre ne pénètre pas dans cette résistance; et il serait plus que regrettable qu'on lui en attribue la moindre parcelle. N'est-il pas du devoir de tous de soustraire cette question aux harangues passionnées des luttes politiques et de la placer hors de l'arène brû-

UNE GRANDE CROISADE POUR OBTENIR LA PAIX

MAGNIFIQUE PORTRAIT

(LUSTRÉ EN OR, FORMAT 3 PAR 5 POUCES)

... DE ...

S. S. Benoît XV

AVEC, AU VERSO,

La belle Prière pour la Paix

RÉDIGÉE ET PRÉSCRITE PAR LE

Souverain Pontife glorieusement régnant

Et portant l'imprimatur de
Mgr l'Archevêque de Montréal

Les traits du Pape sont parfaitement rendus.

Cette prière devrait se trouver dans les livres de messe de tous les fidèles du Canada, afin que ceux-ci puissent la réciter souvent.

C'est le désir de S. S. Benoît XV.

C'est le seul moyen d'obtenir la Paix.

En vente à la "Croix" 25 rue Saint-Gabriel, Montréal

\$10.00 le.....1000	Pour une commande de 5,000
6 00 les..... 500	\$6 le 1,000.
2.00 le..... 100	Pour une commande de 10,000
0,05 l'unité.	\$5 le 1,000.

lante où se disputent les intérêts des partis? Cette cause est trop sainte pour la sacrifier sur les hustings.

Nous ne demandons pas à un parti politique quelconque de prendre notre cause sous sa protection. Au contraire; nous demandons à tous, conservateurs comme libéraux, Canadiens français comme Anglais, Ecosais comme Irlandais, catholiques comme protestants, de ne pas se servir de cette question pour s'en faire une arme politique dans les élections fédérales prochaines.

D'ailleurs, nous n'avons pas porté notre cause devant le Parlement canadien, auquel nous n'avons rien à reprocher de ce chef. Personne non plus, n'a besoin d'un mandat spécial de l'électorat pour défendre une cause aussi juste, aussi noble et aussi nécessaire au maintien intégral de la Confédération canadienne.

Les Canadiens français de l'Ontario demandent donc à tous les électeurs canadiens-français vraiment dignes de ce nom de ne pas permettre aux candidats qui solliciteront leur vote aux prochaines élections de traîner cette question dans l'arène politique.

D'ailleurs, quel bien peut apporter à un parti politique quelconque l'acceptation ou la défense d'un règlement aussi opposé aux règles de la saine pédagogie, aussi injuste, aussi outrageant, que le règlement 17?

Les Canadiens-français de l'Ontario demandent tout particulièrement

à leurs compatriotes où qu'ils soient, tant candidats qu'électeurs, de donner le bon exemple sous ce rapport.

Encore une fois, aucun parti n'est autorisé par nous à prendre notre cause sous son patronage politique. Les journaux rendraient un très grand service au pays tout entier en le disant bien haut. Nous leur demandons cette faveur avec instance.

L'Association Canadienne-Française d'Education d'Ontario.

P. LANDRY, Président.
A. GRENON, Secrétaire.

M. l'abbé Euclide Dugas

L'ancien curé de Sainte-Anne-des-Plaines est décédé le 12 avril courant à Saint-Lin-des-Laurentides, où il vivait retiré depuis 1907 à l'hospice Saint-Antoine, avec son frère, M. l'abbé Georges Dugas qui l'assistait dans ses derniers moments.

L'abbé J. E. Dugas, est né le 29 avril 1840, à Saint-Jacques de l'Archigan, du mariage de Edouard Dugas et de Herdwige Lagarde. Il était le cinquième enfant d'une famille de seize.

Il fit ses études au collège de l'Assomption et son cours de théologie au Séminaire de Montréal. Ordonné prêtre le 6 juin 1868, il fut envoyé vicaire à Berthier. En 1869, il fut nommé vicaire à Saint-Lin, en 1871 vicaire au Saint-Esprit, en 1874 curé de Chertsey et en 1884 curé de Sainte-Anne-des-Plaines.

Nous demandons à nos lecteurs d'avoir un souvenir dans leurs prières pour ce digne prêtre.

Dans la montagne hongroise

Les Russes ont franchi les Carpathes, les Russes sont en Hongrie, et les armées austro-hongroises, après des combats acharnés, ont dû plier et fuir. Cette nouvelle, grosse de conséquences, a eu du retentissement.

En général, on connaît mal les Carpathes, moins encore le massif de la Tatra, qui en est le cœur, et forme, avec ses deux chaînes parallèles, la haute et la basse, comme les deux artères de la Hongrie.

La montagne hongroise n'est ni âpre ni terrible. Elle ne supporte pas à son sommet le poids des glaces et des neiges éternelles; elle ne se montre guère inaccessible comme certains pics des Alpes. Mais elle garde ensevelis dans ses flancs, parmi ses prairies, les moraines d'anciens glaciers, qui donnent au bosselement du sol une forme spéciale. Ses hautes cimes rocheuses, lisses, abruptes, dénudées, semblent dresser vers le ciel les murs de quelque cathédrale en ruine.

De beaux lacs dorment au fond des gorges de la pierre. Ils y miroitent comme autant de limpides prunelles, et leur regard, où passent aux heures ensoleillées de chaudes lueurs plonge à travers les sapins qui les frangent, ainsi que des cils, sur les ravins profonds, les cascades folles, les sombres défilés, dont la montagne fait sa parure et sa défense.

Tels sont les paysages qui encadrent les combats quotidiens des armées russes. Dans ces gorges hier paisibles, le canon tonne. Le long des pentes, où la neige croule sous leurs pas, les soldats se hissent avec effort, s'arc-boutent aux aspérités du roc, s'aident des arbres rencontrés, ou, cramponnés à la queue de leurs chevaux au pied sûr, franchissent les passages les plus difficiles. L'ennemi est là, à droite, à gauche, partout, qui les guette, les harcèle, les prend en traître. La lutte est dure, opiniâtre, acharnée.

La vie est douce en Hongrie

Hors de Hongrie, la vie n'est point la vie, dit un proverbe magyar. L'existence est douce, en effet, dans ce pays qui, plus encore que la Pologne, sent l'Orient. Ce n'est pas qu'on y soit partout fortuné. L'aisance et le luxe ne se rencontrent guère que dans la région des plaines, dans cette admirable «Puszta», orgueil et richesse du pays magyar. Dans la montagne au contraire, le peuple est pauvre. Mais il n'est ni sans fierté ni sans recherche de confort, et ses maisons, construites en bois ou en briques de terre séchée, séduisent par leur ensemble harmonieux et pittoresque. Qu'ils sont jolis ces villages montagnards enfouis dans la verdure des forêts, accrochés comme des nids aux creux des rochers, avec leurs noms à la fois sonores, rudes et mélodieux. Barlinguet! Druzbaki! Kesmarck!

Des murs bas, égayés de clairs badigeons, des fenêtres au long desquelles s'alignent des pots de géranium, de girofle et de réséda; et derrière tout cela, à l'abri de frais rideaux, de petites pièces bien closes, où trônent, parmi les meubles entassés, le traditionnel poêle maçoné et l'inévitable divan. Voilà ce que les regards rencontrent de loin en loin, épars dans la solitude des Carpathes.

Les enfants demi-vêtus, couverts de pantalons trop longs et de vestes trop courtes leurs bustes bronzés; les femmes ont les jambes entortillées de chiffons, un paquet de peaux de moutons jeté sur le dos à côté d'un marmot, et des hardes de toile ou de laine pour tout vêtement. Le dimanche seulement, elles apparaissent en costume de fête: chemise ornée de broderies rouges et bleues, jupon à bouquets éclatants, corselet de couleur vive; le tout rehaussé par le riche diadème de perles multicolores d'où pendent quantité de rubans aux tons chatoyants.

Les Ruthènes sont mélomanes

Sur la frontière galicienne, entre les Carpathes et la haute vallée de la Tisza, là même où les Russes luttent à cette heure, les Ruthènes dominent. Race douce, paisible, agricole, elle se groupe autour de son église, humble édifice de bois, au toit large et bas, surmonté de trois coupoles que recouvre, comme de volants pliés, une triple rangée de lattes peintes en noir.

Cette nation ruthène, qui a l'instinct de la musique, traduit ses sentiments dans de curieuses et langoureuses mélodies. Quelle différence entre ces Slaves, où le Russe a reconnu ses frères et les «Zigany» qu'il va croiser maintenant sur les routes et les chemins en pente de la montagne hongroise!

Compositeurs originaux, joueurs exquis d'instruments à cordes, peut-être leur plaira-t-il de charmer les alliés au soir de la bataille, quitte à les trahir le lendemain. Sans foyers, ils ignorent la patrie, et leurs amours sont errantes comme leur existence.

Après le Magyar, si fier de sa race, de son histoire, de ses luttes, c'est avec le Slovaque que les Russes auront le plus à compter. Moins guerrier, moins politique, il est tout aussi attaché à son sol, qu'il prétend avoir occupé bien avant les Hongrois eux-mêmes. Les colonies allemandes qui les entourent restent suspectes aux Slovaques. Quand aux israélites, pour la plupart nouveaux venus de Russie, d'Allemagne et d'Orient, ils les méprisent, mais les subissent. Qui n'est pas, en terre balcanique, plus ou moins débiteur d'un juif?

En pénétrant en Hongrie, les Russes vont se trouver en présence de villages entiers dont les populations sont tombées des mains du seigneur féodal dans celles autrement dures de l'usurier. Maisons, champs, bétail, tout est devenu sa proie.

A Bruxelles, à Liège et à Ostende

Des nouvelles reçues de Bruxelles représentent la situation dans la capitale comme étant calme. Ce qui frappe surtout c'est le manque d'animation, même dans les quartiers du centre. Les tramways circulent en service réduit. Les denrées, qui avaient été maintenues à un prix normal jusqu'ici commencent à rencherir quelque peu. Ces jours derniers, le pain blanc a fait sa réapparition, mais on est rationné à 250 grammes par tête.

Les Allemands continuent à faire la chasse aux marchands de journaux français et anglais, et des condamnations sévères sont prononcées contre ceux qui colportent des nouvelles reproduites à la machine à écrire. Un correspondant rapporte que les Allemands usent de stratagèmes pour surprendre les lettres qui peuvent parvenir de l'étranger aux Belges. Tout récemment, à la poste centrale de Bruxelles, à l'heure où le vaste hall était encombré de monde on cria tout à coup «Au voleur!» Immédiatement, les portes furent fermées et sous prétexte de découvrir le voleur, on se mit à fouiller toutes les personnes qui se trouvaient dans le hall. On ne trouva pas l'objet qu'on prétendait avoir été volé, mais on arrêta une centaine de personnes qui furent trouvées en possession de lettres et de journaux venus de France et d'Angleterre.

À Liège, des affiches ont été apposées à la population qu'elle aurait prochainement à nourrir et à loger de nouvelles troupes allemandes. On recommandait aux Liégeois de traiter les officiers et les soldats «comme s'ils étaient de leurs familles.»

Les Allemands continuent à effec-

tuer d'énormes travaux de défense dans les environs de Liège. Des tranchées sont creusées autour des fermes, derrière les haies et le long des routes.

Nous avons signalé l'arrestation de la baronne de Calwaert, accusée d'avoir facilité l'évasion des Belges désireux de rejoindre l'armée du roi Albert, accusation uniquement basée sur le fait qu'elle avait donné un peu d'argent à un malheureux. La baronne de Calwaert a été condamnée à trois ans de prison; on annonce maintenant qu'elle est traitée comme le sont les officiers prisonniers de guerre et qu'elle a été emmenée dans une ville allemande où elle est détenue sur parole.

Le gouverneur général allemand a ordonné qu'à partir de ce jour, la loi sur l'instruction obligatoire serait appliquée à tous les enfants belges.

Les correspondants des journaux hollandais assurent qu'à Ostende, les conditions de vie deviennent de plus en plus mauvaises, en raison des raids aériens répétés qu'effectuent les aviateurs alliés. Ils ajoutent que la gare maritime d'Ostende est toujours debout.

La raison de ces raids, selon les correspondants, est qu'Ostende sert de base aux sous-marins.

L'hôtel de la Couronne, où les officiers supérieurs allemands se reposaient, est fermé, à cause des nombreuses bombes qui tombent dans ses environs immédiats.

Quelques villas du boulevard sont également endommagées.

Il est interdit à la population de quitter la ville et d'entrer dans la zone prohibée.

Les ponts sont fortement gardés.

FAITS DE GUERRE

L'attaque des Dardanelles

M. Bassi, écrivant le 21 mars, de Ténédos à la *Stampo*, de Milan, donne une description du bombardement des Dardanelles qui est reproduite dans le *Daily Chronicle*, de Londres.

Après avoir fait le récit des attaques du mois de février, il attire l'attention sur le combat du 18 mars dans le goulet.

L'amiral Carden était en mauvaise santé depuis quelque temps, l'effort nerveux et l'excès de travail l'obligèrent à demander son rappel.

L'amiral de Robeck fut nommé à sa place et celui-ci voulut changer la tactique de son prédécesseur et de l'amiral Guepratte. Il désirait une action décisive.

A un conseil de guerre, tenu le 17 mars, à bord de l'«Inflexible», il y eut des différences de vue à ce sujet. M. Bassi dit que, quoiqu'aucun journaliste n'ait assisté à cette réunion, ses renseignements sont basés sur le témoignage de plusieurs officiers qui sont d'accord sur les points principaux.

«L'amiral français, dit-il, plaide pour une action systématique et prudente, en détruisant les mines sous-marines de l'ennemi, en attaquant les forts les uns après les autres et en attendant l'arrivée de forces militaires pour l'attaque du goulet. Ces forces effectuaient leur concentration dans l'île de Lemnos. Elles devaient, dit-il, débarquer dans la péninsule de Gallipoli et attaquer les forts européens par l'arrière.»

«La discussion dura longtemps et finalement le plan de l'amiral de Robeck fut adopté.»

Un espion allemand

On annonce officiellement que le colonel Miassoyedoff, attaché en qualité d'interprète à l'état-major de la dixième armée russe, a été reconnu

coupable d'espionnage au profit de l'Allemagne. Il fut traduit devant un conseil de guerre et a été pendu.

On annonce également que plusieurs civils ont été arrêtés comme complices et attendent de passer en jugement.

L'espionnage en Angleterre

Accusés d'avoir envoyé des renseignements militaires en Allemagne au moyen d'encre invisible, trois hommes ont été arrêtés à Londres et passeront devant une cour civile.

Les autorités déclarent que ce cas est de la plus haute importance.

Un des hommes suspects, nommé Kuepferle, dit être Américain. Un autre, Muller, prétend qu'il est naturalisé Anglais, tandis que le troisième, qui donne son nom comme Hahn, ne dément pas qu'il soit sujet allemand.

Kuepferle arriva en Angleterre venant des Etats-Unis, visita d'abord Dublin, puis vint à Londres, où il attendait, dit-on, un navire pour traverser la Manche.

Les autorités disent que Kuepferle a en sa possession un passeport américain, indiquant comme adresse 1664, avenue de Kalb, à Brooklyn. Elles considèrent son arrestation comme la plus importante qui se soit produite depuis la déclaration de guerre, mettant les autorités à même de découvrir un système très ingénieux pour obtenir des renseignements très importants sur les plans de l'armée et de la marine et les transmettre à l'ennemi.

Le trait le plus caractéristique de cette affaire est que le quartier général le plus à redouter pour envoyer des espions en Angleterre se trouve aux Etats-Unis.

Les révélations de Stegler, emprisonné à New-York sous l'accusation d'avoir obtenu de faux passeports, ont un corollaire dans cette affaire.

Kuepferle, qui s'occupe à New-York du commerce de la laine, a débarqué à Liverpool et s'est rendu presque immédiatement en Irlande. Pourtant, il avait accumulé depuis cinq jours tant de renseignements qu'il considérait sa mission comme terminée et tentait de se rendre en Hollande pour donner ses renseignements au chef responsable du service de l'espionnage allemand.

Une enquête faite à Brooklyn à l'adresse indiquée sur le passeport de Kuepferle a révélé qu'à cet endroit se trouve un terrain non occupé.

La reine Elisabeth

La souveraine belge s'occupe activement du bien-être des soldats, et les troupes belges ont pour elle une véritable vénération. Récemment, les soldats du 11e et 12e de ligne envoyèrent une délégation de 7 d'entre eux à la reine pour la remercier des vêtements chauds, des chaussures et du linge qu'elle leur avait fait parvenir. La reine les reçut dans le petit salon de sa villa, et, très émue par cette démarche, elle serra la main des sept soldats qui composaient la délégation et conversa affectueusement avec eux, simplement, de leurs parents, de leurs souffrances, des dangers qu'ils avaient courus.

L'attitude toute de simplicité de la reine Elisabeth impressionne profondément tous ceux qui l'approchent. Il y a quelques jours elle recevait en audience un des ministres d'Etat belges. Le ministre d'Etat, qui est âgé et qui souffre de rhumatismes, se tenait debout devant la souveraine qui l'invita à s'asseoir.

«Je vous en prie, insista-t-elle, faites-le pour moi, je suis fatiguée...» Comme l'audience prenait fin, la reine en se levant heurta le chapeau du ministre d'Etat qui roula sur le tapis. La souveraine se précipita, ramassa la coiffure et dit :

«C'est moi qui ai causé le dommage; souffrez, mon cher ministre, que je le répare.»

Et la reine se mit en devoir de lisser du revers de sa manche la soie du chapeau du ministre d'Etat.

La construction de sous-marins allemands à Koboken

Un journal hollandais écrit :

«Les Allemands ont pris possession pour leur usage personnel, des ateliers de construction du chantier naval et de Cockerill. Environ cinq cents ouvriers, originaires de Kiel et de Hambourg, y travaillent. Ce sont des ouvriers militarisés. La plupart sont en quartier chez les bourgeois et ce sont eux qui ont répandu le bruit qu'ils construisent des sous-marins. Plusieurs ont déclaré que très prochainement un sous-marin serait démonté pour être expédié à Zeebrugge. Les habitants des maisons situées autour de ces fabriques ont tous délogé parce qu'ils craignent que l'un de ces jours un groupe d'aviateurs français ne vienne détruire ces ateliers en jetant des bombes.»

«De plus, au moyen de jumelles, on a pu se rendre compte, de l'autre côté de l'Escaut, qu'on y travaille à la construction de sous-marins. Les ateliers du chantier naval et de Cockerill ne prêtent d'ailleurs qu'à la construction de bateaux. On ne pourrait y construire des navires de commerce ou de petits bateaux de guerre sans qu'on puisse s'en rendre compte de l'autre côté de l'Escaut.»

«Si les Allemands cachent leur jeu, c'est donc bien parce qu'ils craignent que ces ateliers soient bombardés.»

L'état actuel de l'armée belge

L'Echo Belge :

«L'armée belge était entrée en campagne avec six divisions d'armée et une division de cavalerie. Actuellement elle compte toujours ses six divisions d'armée, mais deux divisions de cavalerie au lieu d'une. Toutes sont parfaitement organisées, armées et équipées. Chaque unité possède son effectif normal et le cadre nécessaire. Tout récemment plusieurs milliers de recrues ont rejoint leurs aînés. La dotation en mitrailleuses a été augmentée; l'artillerie est au complet et renforcée par des pièces de gros calibre; le nombre des unités de pionniers s'est accru. Toutes les divisions sont pourvues des services nécessaires.»

«Le moral est splendide, tant chez les anciens que chez les recrues; tous les chefs attestent dans leurs rapports; les troupes belges n'aspirent qu'à échanger, à quelque prix que ce soit, l'ennemi hors du territoire national ou à l'y écraser.»

«Ajoutons que plusieurs milliers de recrues et de volontaires continuent leur instruction dans les camps et forment une imposante réserve d'alimentation, constituée d'éléments de premier ordre. Leur nombre s'accroît tous les jours: les dispositions prises par le gouvernement pour l'enrôlement de jeunes gens le feront s'accroître notablement encore. Les cadres sont largement suffisants pour l'instant; au surplus une école fonctionnelle pour la formation de jeunes officiers, choisis parmi les éléments d'élite. Les élèves sont très nombreux.»

Les Allemands se plaignent des Etats-Unis

Du *Berliner Tageblatt* :

«Le nombre d'hommes dont disposent l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie ne peut absolument pas égaler celui de la Russie. Cette dernière ne peut être battue que par son manque de matériel: armes, munitions, etc.»

«...Malheureusement, les Etats-Unis continuent à pourvoir la Russie de ce dont elle a besoin et la prolongation de la campagne orientale est influencée dans des proportions de plus en plus graves par la part mercantile qu'y prend cette puissance neutre.»

Le *Daily Mail* poursuit deux des directeurs du *Herald*, de Montréal, pour un article paru dans ce dernier, intitulé *Conspiracy* et relatant l'achat de l'hôtel Carlslake, à Montréal, par le gouvernement fédéral.

Troisième Centenaire de l'établissement de la Foi au Canada.

Les Frères Enseignants

Le Comité du monument de la foi continue à recevoir des encouragements précieux prouvant à l'évidence que le Comité fait une oeuvre qui rencontre les sentiments intimes de toutes les classes de notre peuple.

Il ne saurait en être autrement. Le Tricentenaire que 1915 nous invite à célébrer est un de ceux qui intéressent le plus notre patriotisme, parce que nous sommes fiers d'être un peuple croyant. Et pour ce qui regarde la race canadienne-française, elle ne peut pas avoir d'anniversaire plus grand, plus glorieux que celui de sa foi, de cette foi qui a été et qui demeure la plus ferme garantie de son existence, comme sa langue française est un puissant protecteur de sa foi.

Le Comité ne peut pas faire un appel direct à tous par la poste, mais il s'adresse à tous par la voie des journaux. Sachons faire un geste patriotique en envoyant une généreuse contribution à Monsieur J. T. Lachance, Trésorier du Comité, 1 rue Sherbrooke, Québec.

Des lettres reçues, nous extrayons aujourd'hui quelques-uns des témoignages donnés par des communautés de Frères Enseignants.

Montmagny: «Les Frères du Sacré-Coeur de Montmagny sont heureux d'envoyer leur humble souscription aux fêtes du Troisième Centenaire de l'établissement de la foi au Canada.»

Lac-Mégantic: Encore les Frères du Sacré-Coeur. Le Frère Supérieur écrit à M. C. J. Magnan: «Je me fais un plaisir de vous transmettre la souscription faite parmi les élèves de notre institution, pour le monument du culte catholique au Canada.»

«Laissez-moi profiter de l'occasion pour vous offrir mes sincères félicitations pour l'oeuvre patriotique que vous avez entreprise, et plaise à Dieu qu'elle soit menée à bonne fin.»

Brompton. Toujours les Frères du Sacré-Coeur. Le Frère Directeur envoie avec plaisir la souscription de l'Académie-Commerciale, n'ayant qu'un regret qu'elle ne soit pas plus considérable.

Longueuil. Le Directeur du Collège de Longueuil, des Frères des Ecoles Chrétiennes, annonçant une excellente souscription, écrit à Monsieur C. J. Magnan: «J'ai reçu votre lettre circulaire relative au projet de célébrer, par des fêtes publiques et solennelles ainsi que par l'érection d'un digne monument commémoratif, l'établissement de la foi au Canada. Cette idée à la fois religieuse et patriotique devait sans doute jaillir du sol québécois, tout saturé lui-même de sève chrétienne et premier bénéficiaire de l'héroïsme de nos premiers missionnaires, qui l'ont fécondé de leur sang. Votre Comité mérite donc les félicitations et les encouragements de tous ceux qui savent se souvenir en Dieu...»

«Veuillez croire, cher monsieur, aux vœux sincères que je forme pour le plein succès de votre noble projet et recevoir l'assurance de mes meilleurs sentiments.»

Maison-Neuve. L'Académie Jeanne-d'Arc, dirigée par les Frères des Ecoles Chrétiennes, a envoyé sa souscription et ses vœux de succès.

Sault-au-Récollet. Le Révérend Frère Provincial des Frères de St-Gabriel a aussi envoyé, avec ses souhaits, l'offrande de son Institut pour le monument du Troisième Centenaire de l'établissement de la foi au Canada.

Ste-Anne-des-Chênes, Monitoba. Le Supérieur des Frères Maristes prie Monsieur le Secrétaire d'agréer sa contribution pour le monument du Troisième Centenaire.

Devant Sébastopol et Aujourd'hui

Un journaliste de Paris a retrouvé dans ses papiers de famille une série de lettres dont la lecture est attachante et instructive. Elles émanent d'un jeune officier de marine qui prit part à la guerre de Crimée. Les tranchées de Sébastopol sont aussi célèbres que les tranchées de l'Argonne. Ici et là, du côté français, on se sera battu avec le même entraînement et presque dans les mêmes conditions matérielles. Voici quelques vaillantes pages extraites de cette correspondance :

Sous Sébastopol, le 1er avril 1855.

Je descends de tranchée. Je suis horriblement fatigué d'une nuit de garde et de deux journées d'insomnie. Je vais vous expliquer cela. Nous partons pour la tranchée à dix heures ; on en sort le surlendemain à trois heures, ce qui fait, à proprement parler, deux jours et deux nuits. Je vais vous faire comprendre un peu où nous en sommes. Nous arrivons par le boyau de tranchée, nous suivons le mur pendant une assez longue distance et nous nous établissons là. Nous y restons le jour. La nuit, nous nous plaçons dans un boyau à peine achevé où nous sommes à deux cents mètres d'une forte batterie russe. Tous ces travaux ne sont qu'ébauchés. Ce sont ceux que les Anglais auraient dû faire qui sont ainsi incomplets. Ce que je vous dis, vous pouvez le croire, parce que je l'ai vu.

Je descends aujourd'hui de ma première garde de tranchée et, je vous le déclare, je suis harassé ; il me faut du repos. Je mets à ma prochaine lettre de plus amples détails. Je vous dirai seulement que la première bombe dirigée sur nous est venue éclater à trois mètres de nos positions. D'autres ont suivi. Elles n'ont rien fait au 1er de zouaves, mais j'ai vu une chose affreuse : un homme était à côté de nous dans la tranchée (il était du 10e léger) ; il se trouvait près des officiers qui déjeunaient. Il a été enlevé par la bombe à plus de dix mètres en dehors des tranchées, broyé effroyablement ; il n'avait plus que les jambes. J'ai tenu bon. Mes soldats m'aiment. Je vais faire tout ce que je pourrai à la première occasion. Mon oncle riposte très bien. A bientôt. Je dors debout.

Devant Sébastopol, le 9 avril 1855.

C'est demain le courrier. Je ne veux pas le laisser partir sans vous annoncer les grandes nouvelles. Soyez d'abord tranquilles, je me porte admirablement. Seulement, je vous donnerais en mille le point d'où je vous écris que vous ne le trouveriez jamais. Je vais donc vous le dire.

Hier, j'étais de garde à la tranchée, corvée qui ne me fait plus rien. Vous ne sauriez croire combien je suis changé. Au moment où l'on est venu nous relever, il est passé une grêle de boulets, mais je vous assure que je n'ai pas sourcillé un seul instant. Je les ai bien regardés et, quand j'ai été tout à fait sûr qu'ils étaient pointés trop à droite, je me suis mis à jobarder les artilleurs russes. Nous sommes rentrés au camp abîmés, comme de juste, par la fatigue de cette garde ; je me suis couché après avoir bien diné. Le lendemain matin, à huit heures, le sergent-major entre dans ma tente.

— Mon lieutenant, me dit-il, on ouvre le feu ce matin. Les troupes sont consignées au camp.

— Bon, dis-je, puisque nous sommes consignés tous, restons couchés !

En effet, je me lève à onze heures pour déjeuner. En sortant de table, j'allais me remettre tranquillement sur mon lit, quand on accourt sous ma tente (il faisait un temps de

chien, vent et pluie à ne rien voir à dix pas).

— Mon lieutenant, la compagnie est de service ; on ne connaît pas sa place. L'adjudant-major va la désigner.

Je file, couvert de dix pelures ; il fallait camper dans un pied de boue. Je pars avec mon capitaine ; nous nous arrangeons sous la tente et me voilà campé en plaine par un temps affreux. Je suis très content. J'entends l'infamie musicale ; c'est un bruit incroyable. Plus de mille bouches à feu tonnant à outrance ; c'est d'une belle horreur. C'est de là que je vous écris. Ma lettre, du reste, vous le prouve bien. Elle est assez cochonnée ! Ainsi, réjouissez-vous comme moi : je suis on ne peut plus heureux...

Au camp, le 29 avril 1855.

Je n'ai pas pu vous écrire par le courrier d'hier, car j'étais de garde de tranchée. Nous y allons tous les trois jours, mais cela ne nous fait plus rien ; c'est une corvée dangereuse, et voilà tout ! Depuis que j'y vais, je n'ai eu que deux fois peur pour ma peau. La première fois, c'est l'autre jour, à mon avant-dernière tranchée. Nous venions de prendre les positions de nuit. Comme les tirailleurs russes nous tourmentaient un peu pour ce mouvement, aussitôt arrivé dans la tranchée, je monte sur le parapet et je regarde d'où partaient les coups russes. Au même moment, une balle siffle à mes oreilles, mais passe sans rien dire. La seconde fois, c'est cette nuit, où un éclat d'obus m'a rasé la tête on ne peut mieux. Mais ceci ne m'émeut plus du tout ; je ne crains rien.

Nous avons eu, il y a trois jours, une revue du général Canrobert. Il a réuni les officiers dans chaque division et nous a annoncé que, dans quinze jours, nous aurions reçu des renforts et qu'il nous faudrait prendre la ville immédiatement. Prendre Sébastopol c'est ce que nous désirons tous ardemment !

Le discours du général en chef est à peu près celui-ci, je ne crois pas oublier grand chose :

« Je n'ai pas voulu messieurs vous passer en revue sans vous annoncer une bonne nouvelle. Dans quinze jours, 80,000 de vos frères vous auront rejoints. Ceci vous prouve que quand la France et l'Angleterre veulent quelque chose, il faut que cela soit. Quand elles touchent un morceau, elles l'avalent tout entier. Que tout le monde en soit bien persuadé, depuis le chef jusqu'au dernier soldat ! Allez redire tout cela à vos braves ; assurez-les bien que dans quinze jours, il faudra entrer en ville. Si ce n'est pas par la porte, ce sera, du moins, par la fenêtre. Il le faut. La France et l'Angleterre le veulent ! »

Il faut pour le dénouement, de l'avis de tous ces messieurs, au moins deux mois.

En ce temps-là la France et l'Angleterre voulaient écraser la Russie. Que les choses sont changées !

La chute de Przemysl et la presse austro-allemande

LA Nouvelle Presse Libre :

« L'armée, dit-elle, accepte l'abandon de Przemysl, qui était véritablement la clef de la Hongrie, elle en défendait l'entrée et aussi longtemps que des mains vaillantes portant nos étendards s'opposeraient à la marche des ennemis, aussi longtemps l'armée la plus puissante qu'ait jamais vue le monde restera encerclée en Galicie. La chute de Przemysl n'est qu'un incident désagréable comme toute guerre en réserve, ce n'est pas une victoire pour l'ennemi. Pour nous, c'est une épreuve qui nous instruit ; elle ne nous effraie pas. »

Le Neues Wiener Tagblatt :

« La brutale supériorité du nombre,

sur laquelle table l'état-major russe, s'est montrée déjà plusieurs fois n'être qu'un facteur trompeur. Les masses colossales de l'armée russe peuvent encore exercer toute leur puissance sur des épisodes particuliers, mais elles ne sont plus ce qu'elles étaient au début de la guerre et elles ne seront jamais ce qu'espéraient nos ennemis. Przemysl est tombé, mais Przemysl n'était qu'une digue, et d'autres digues sont encore debout. »

Le Neues Pester Journal :

« La chute de Przemysl atteint l'opinion au cœur, mais n'attaque pas ses nerfs. De telles vicissitudes dans la guerre doivent être supportées avec patience et calme. Demain la fortune peut nous sourire et la perte

de Przemysl peut être compensée par des succès doubles ou triples. »

La Conférence de la Paix

Après 3 jours de séances touchant la question de la paix, une conférence qui a eu lieu à La Haye et à laquelle ont pris part environ 30 délégués de Hollande, de Suède, de Norvège, d'Angleterre, d'Allemagne, des Etats-Unis, de Belgique et de Suisse, s'est terminée le 11 du courant. Une ligne d'action à suivre dans les différents pays a été tracée. Un bref rapport seulement a été rédigé. Il en ressort que le but de la conférence n'était pas de suggérer des mesures pour mettre fin à la guerre, mais d'étudier les principes qui garantiraient dans l'avenir la paix du monde.

SOYEZ LES BIENVENUS !

A nos nouveaux lecteurs

La CROIX, le grand organe catholique de Montréal, le meilleur journal de famille qu'il y ait, vous souhaite la bienvenue. Elle sera heureuse de vous compter au nombre de ses lecteurs assidus.

Soyez certains que vous en tirerez le plus grand profit.

La CROIX, publie, chaque semaine, des articles sérieux et des renseignements divers sur tous les sujets propres à instruire ; elle vous intéressera.

Elle traite de tout, de religion, de politique, d'agriculture, d'enseignement, etc., et elle donne les dernières nouvelles.

De plus, elle cravache proprement les petits franc-maçons, quand ils osent sortir de leurs trous à Montréal et ailleurs, et elle fustige les hommes publics qui nous volent et nous vendent impudemment.

Rien qui choque la morale et les bonnes mœurs, dans la CROIX.

Les scènes sanglantes qui familiarisent avec le crime, telles que les grands journaux jaunes de Montréal en donnent tous les jours, sont radicalement éliminées de nos pages.

Nous voulons éduquer, nous voulons élever l'âme et le cœur, et non pas les ravalier dans la fange d'une curiosité malsaine, comme le font la "Presse", la "Patrie" et tant d'autres feuilles.

Soyez donc les bienvenus dans la grande famille de la CROIX !

LA DIRECTION.

VIENT DE PARAITRE English Accentuation (ABRIDGED) Speller and Reader

— PAR — REV. F. T. BARRÉ, C. S. C.

Seconde édition, améliorée et augmentée de seize pages avec gravures. Indispensable aux maisons d'éducation qui veulent bien enseigner la prononciation de l'Anglais à leurs élèves.

PRIX : 15cts l'exemplaire Par la poste : 16cts. En vente aux bureaux de la Croix, 25 rue Saint-Gabriel, Montréal, et chez l'auteur, au Collège Saint-Laurent, près Montréal.

La danse

Par Mgr L.-M. DUGAS, Prot. Apost.

L'auteur a condensé dans cet opuscule, au sujet de la danse, la vraie doctrine telle qu'exprimée par les pères, les docteurs, les synodes, les conciles, les évêques et les catéchistes de l'Eglise, et il a ajouté à ce compendium le témoignage des payens et des gens du monde.

En vente à la Croix, 25, Saint-Gabriel, Montréal, au prix de 10c. l'exemplaire ; 3.00 les 50 exemplaires ; 5.00 le 100 "

TEL. BELL MAIN 6974

A l'Imprimerie de la Croix

Vous aurez un Bon Travail à Bon Marché

£ Nous exécutons tous les travaux, depuis le gros volume jusqu'à la simple circulaire et depuis le catalogue de commerce jusqu'aux formules de compte ou de lettre. £ Avant tout, nous cherchons à satisfaire nos clients et nous ne sommes contents que lorsqu'ils le sont eux-mêmes.

25, RUE SAINT-GABRIEL, MONTREAL

BERMUDES ET RETOUR \$150.00

5 jours à New-York, 12 jours aux Bermudes, 4 jours en mer, comprenant billets de bateau et chemin de fer, wagons-pullman, hôtels, repas, excursions « sight-seeing », transports entre gares, hôtels et docks, théâtres, musées, aquarium, pourboires en un mot toutes dépenses nécessaires.

1ère EXCURSION. — Départ de Montréal, jeudi soir, le 25 février ; retour, jeudi matin, le 18 mars.

2ème EXCURSION. — Départ de Montréal, jeudi soir, le 25 mars ; retour, vendredi matin, le 16 avril.

Voyages sous la direction personnelle de M. F. D. BARIL, notre premier assistant, de retour des Bermudes et enthousiasmé des beautés de ce pays.

Pour détails supplémentaires, retenir ses places, etc., s'adresser aux organisateurs,

HONE & RIVET,

AGENCE GENERALE DE VOYAGES

9 Boul. St-Laurent, Montréal.

31 rue Buade, Québec.

SPACIEUSE PROPRIÉTÉ A VENDRE A CARTIERVILLE

Près du terminus des Tramways, de l'Eglise, de l'Ecole, de la Banque et des magasins de l'endroit.

11,000 PIEDS DE TERRAIN

Grande Résidence confortable pour l'été et l'hiver

Huit grandes chambres, bain, lumière électrique, etc.

Beaux arbres, belle pelouse.

S'adresser au locataire actuel, M. J. Bégin

LA "CROIX", 25 RUE SAINT-GABRIEL

MONTREAL

A l'Imprimerie de la Croix, vous trouverez le bon travail à bon marché.

Avis important

LE PACIFIQUE CANADIEN

EXCURSION DE COLONS

Tous les Mardis. Bon pour soixante jours.

WINNIPEG, EDMONTON et les Stations Int.

Départ Gare Windsor : 9.45 p.m.

Billets bons pour dîner de touristes sur le paiement du prix d'un lit.

Exposition Panama-Pacifique

SAN DIEGO - SAN FRANCISCO

Prix réduits via toutes les voies.

Plus amples informations sur demande.

BUREAUX DES BILLETS

141 et 143, rue Saint-Jacques, Montréal
Téléphone Bell, Main 8125
Ou aux gares Viger et Windsor

1. — L'abonnement à la "CROIX" est payable d'avance et nous invitons nos lecteurs à satisfaire fidèlement à cette obligation.
2. — Tout chèque à l'ordre de la "CROIX" ou de son directeur doit être fait payable au par à Montréal. S'il ne l'est pas, le signataire doit ajouter, au montant qu'il veut payer, 15 cts pour les frais de perception dudit chèque.
3. — Tout lecteur qui désire cesser de recevoir la "CROIX" doit au préalable payer tout ce qu'il doit à notre administration et nous aviser LUI-MEME, son désir. Autrement, s'il compte sur un maître de poste pour nous donner tel ou tel avis, il doit s'attendre à des désagréments, car, souvent, le maître de poste oublie ou néglige de le faire et ce à l'insu des différends dont nous voudrions éviter les conséquences à nos lecteurs.

F 4 D T TION.

L'Évangile

Le deuxième dimanche après Pâques.
(St-Jean x).

En ce temps-là, Jésus dit aux pharisiens : Je suis le bon Pasteur. Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. Mais le mercenaire, et celui qui n'est point pasteur, à qui les brebis n'appartiennent pas, ne voit pas plus tôt venir le loup, qu'il abandonne les brebis et s'enfuit; et le loup les ravit, et disperse le troupeau. Or, le mercenaire s'enfuit parce qu'il est mercenaire, et qu'il ne se met point en peine des brebis. Pour moi je suis le bon Pasteur; je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent, comme mon Père me connaît, et comme je connais mon Père; et je donne ma vie pour mes brebis. J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie. Il faut que je les amène aussi : elles écouteront ma voix, et il n'y aura qu'un troupeau et qu'un Pasteur.

LE CALENDRIER DE LA SEMAINE

Dim. 18 avril — II ap. Pâques, Sol. de l'Ann.

Lundi, 19 — S. S. Elphège, év.

Mardi, 20 — S. Sulpice; S. Théotime.

Mercredi, 21 — Sol. S. Joseph, ép. de la B. V. M.

Jeudi, 22 — SS. Sotère et Caius, mm.

Vendredi, 23 — S. Georges, m.

Samedi, 24 — S. Fidèle, m.

Les finances de l'Allemagne

Par l'abbé Wetterlé

Quand on parle du budget allemand, il faut toujours additionner celui de l'Empire à ceux des Etats, pour avoir un terme de comparaison avec le budget d'un pays unifié comme la France. Or, voici ce que cette opération nous donne pour l'année 1913-1914 (l'année budgétaire allemande va du 1er avril au 31 mars):

Empire.....	Marks	5.696.033.215
Alsace-Lorraine.....		73.577.622
Anhalt.....		36.679.805
Bade.....		105.146.685
Bavière.....		691.930.633
Brême.....		69.150.820
Brunswick.....		4.205.503
Hambourg.....		219.461.145
Hesse.....		86.435.476
Lippe.....		2.616.283
Lubeck.....		18.514.955
Mecklembourg-Schwerin.....		51.300.200
Mecklembourg-Strélitz.....		5.264.000
Oldenbourg.....		16.554.520
Prusse.....		4.595.736.227
Reuss (ainé).....		1.796.022
Reuss (Cadet).....		2.779.301
Saxe.....		453.226.642
Saxe-Altenbourg.....		5.198.910
Saxe-Cobourg-Gotha.....		8.476.715
Saxe-Meiningen.....		8.916.800
Saxe-Weimar-Eisenach.....		14.263.043
Schaumbourg-Lippe.....		962.000
Schwarzbourg-Rudolstadt.....		3.337.718
Schwarzbourg-Sondershausen.....		3.417.748
Waldeck.....		1.518.017
Wurtemberg.....		118.669.186
Total.....	M.	12.295.599.691
Soit en piastres.....		3.073.899.923

Le fédéralisme est, incontestablement, le régime le plus coûteux. Sans même parler de la multiplicité des listes civiles, des traitements ministériels, des indemnités parlementaires et de toutes les dépenses accessoires qu'entraîne le fonctionnement normal d'organismes étatiques indépendants, la rivalité qui, fatalement, s'établit entre des Etats appartenant tous à la même confédération renchérit en de très fortes proportions tous les services publics. Chaque augmentation de traitement

consentie dans un Etat à une catégorie de fonctionnaires entraîne dans les autres des exigences identiques des fonctionnaires correspondants. Il résulte de là une sorte d'émulation entre Etats, qui, se superposant à l'agitation savamment entretenue par les organisations de fonctionnaires, amène les Parlements à constamment transformer l'échelle des traitements.

Le militarisme a de nouveau joué, dans ce phénomène, un rôle prépondérant. Tous les postes de fonctionnaires subalternes sont réservés, en Allemagne, tant dans les administrations de l'Etat que dans celles des communes, à d'anciens sous-officiers rengagés, ayant douze ans de services. Or, on n'obtiendrait pas qu'un soldat consentît à perdre un nombre aussi considérable de ses jeunes années, si des avantages très sérieux ne lui étaient garantis à la fin de cette interminable noviciat. Il a donc fallu constamment augmenter les traitements des fonctionnaires subalternes pour assurer un recrutement normal du corps des sous-officiers.

Ajoutons à cela la fièvre de dépenses somptuaires qui, au cours des quarante dernières années, s'est emparée des Etats allemands. Chacun de ceux-ci a voulu loger ses administrations dans des palais, sinon artistiques, du moins vastes et luxueux. Tous les voyageurs connaissent les gares énormes et massives, les ministères rutilants, les écoles somptueuses qui, souvent, dépassent les grandes villes allemandes, mais n'en ont pas moins coûté des sommes énormes. Je pourrais en dire autant des casernes, des hôpitaux, des sanatoria, de tous les édifices « colossaux » où l'amalgam allemande s'affirme.

Les Dettes Publiques

Si nous refaisons, pour la dette publique allemande, le même travail que pour le budget, nous trouvons un total de vingt et un milliards et demi de marks, soit plus de cinq milliards de piastres, abstraction faite de la dette flottante, qui, au cours des sept dernières années, par suite du mauvais placement des emprunts, a atteint un chiffre respectable de milliards, auxquels il faudra encore ajouter les emprunts de guerre, ceux-ci n'ayant été couverts, en grande partie, que par des opérations fictives de trésorerie et se soldant, en fin de compte, par une émission énorme de papier-monnaie, sans couverture et sans garantie sérieuses.

Il importe, d'ailleurs, de remarquer qu'une partie des emprunts de l'Empire et des Etats trouvaient leur contre-partie dans la propriété des chemins de fer, qui sont tous étatisés et dont la valeur globale est estimée à environ dix-neuf milliards de marks. De plus, la Prusse possède des mines fiscales de charbon d'un rendement considérable. Par contre l'Allemagne ne connaît pas les monopoles existant en France : tabac et allumettes. Les derniers exercices avaient accusé un fléchissement considérable dans le rendement net de l'exploitation des voies ferrées, les frais ayant augmenté dans des proportions très fortes, tandis que le travail, par suite de la crise industrielle, diminuait ou restait stationnaire.

Les dettes.—L'Allemand gaspilleur

A côté des dettes des Etats, les emprunts des villes allemandes ont atteint le chiffre formidable de dix-sept milliards de marks. La décentralisation, dont d'aucuns font un mérite à l'Allemagne, présente, au point de vue financier, les plus graves inconvénients. Les plus petites communes veulent avoir leurs conduites d'eau, leur éclairage électrique, leurs bains populaires, des écoles spacieuses, une voirie modèle. Dans les grandes villes se surajoutent les édifices municipaux, les collèges, les cours professionnels, les universités, les institutions sociales, les hôpitaux, les orphelinats, les théâtres, le tout installé avec le dernier con-

fort moderne. Cela coûte de l'argent, beaucoup d'argent. Aussi abstraction faite des taxes municipales, les pfenings additionnels ont-ils atteint, dans les communes de l'Empire, la moyenne de cent pour cent. Dans certaines villes, dont les budgets sont particulièrement obérés, comme à Nuremberg, ils dépassent quatre cents pour cent. Une demi-douzaine de communes sont même arrivées à cinq cents pfenings additionnels, ce qui, avec un principal de l'impôt direct de 3.50 à 4 0/0, représente le cinquième du revenu net ou approximatif des contribuables.

Ajoutons à cela que l'Allemagne, à laquelle les marchés financiers de l'étranger sont fermés, est obligée d'absorber elle-même tout son papier. Ses valeurs industrielles trouvent encore parfois preneurs dans les autres pays. Les fonds d'Etats et de villes sont, par contre, à peine représentés dans les portefeuilles des capitalistes du dehors.

Si, encore, l'Allemand était économe, et si l'épargne pouvait suivre les besoins du crédit public ! Mais tous les économistes de l'Empire, M. de Bulow en tête, ont constamment déploré que l'Allemand d'aujourd'hui soit devenu jouisseur et dépensier et qu'il se repose sur les assurances pour préserver sa vieillesse de la misère.

Sans doute, les dépôts de caisses d'épargne atteignent le chiffre respectable de seize milliards. Cela prouve simplement que l'Allemand du peuple et de la petite bourgeoisie qui dispose de quelque réserve veut pouvoir, à tout moment, les retirer, et se garde bien de les immobiliser en titres et papiers d'Etat.

Les Impôts

L'Empire, dont le budget s'est progressivement élevé jusqu'à cinq milliards et demi de marks et qui a dû, l'an dernier, après le nouvel effort militaire qu'il tentait, recourir à l'impôt de guerre d'un milliard sur la fortune acquise, tire ses ressources habituelles des douanes et du timbre des impôts sur le tabac, le sucre, le sel, l'eau-de-vie, les vins mousseux, les appareils d'éclairage, les lettres de change, les successions en ligne indirecte. Pour la bière, une répartition très compliquée de l'impôt se fait entre l'Empire et les Etats.

Jusqu'en ces dernières années, on admettait, en principe, que l'Empire ne pouvait pas prélever d'impôts directs sur la fortune et les revenus, mais devait tirer ses ressources des droits sur les articles de consommation. Malgré la résistance obstinée des conservateurs et des ministères des finances des Etats particuliers, ce principe a dû être abandonné. La taxe extraordinaire sur la fortune s'est encore compliquée d'un impôt triennal sur l'augmentation de cette fortune. Les socialistes, qui ont toujours, en Allemagne, préconisé la suppression de tous les impôts indirects, ont largement contribué à donner cette entorse à la règle dont le Reichstag n'avait jamais voulu se départir.

Régulièrement, le budget de l'Empire ne devrait jamais être en déficit. Bismarck avait, en effet, imaginé le système de contributions ou quotes-parts matriculaires des Etats, c'est-à-dire de redevances variables que les Etats particuliers devaient verser à la caisse centrale et qui étaient fixées, pour chacun d'eux, proportionnellement au nombre de leurs habitants. Par contre, l'Empire ne pouvait pas thésauriser, et, toutes les fois que ses revenus dépassaient ses besoins, l'excédent était reparti entre les Etats sous forme de « dotations » ou ristournes (*Ueberweisungen*).

La Folie des Dépenses Le Gouffre

Longtemps, le montant des ristournes dépassa celui des quotes-parts matriculaires. Les exigences des états-majors de l'armée et de la marine renversèrent, cependant, l'équilibre, après 1901. Le prince de Bulow, qui fut le grand saboteur des finances impériales, et sous le gou-

vernement duquel le budget de l'Empire augmenta annuellement d'un milliard de marks, avait rendu la situation financière des Etats particuliers tellement précaire, par ses exigences sans cesse croissantes, que les ministères des Etats exigèrent que le montant des contributions matriculaires fût établi sur la base désormais invariable d'un mark quarante par tête d'habitant. Le résultat de cette fixation fut la nécessité pour l'Empire de recourir aux emprunts à jet continu, malgré la formidable augmentation des impôts, et c'est ainsi que la dette passa, en quelques années, à plus de cinq milliards, et qu'on dut renoncer à son amortissement. Les charges moyennes du contribuable allemand, en impôts effectivement payés, avaient pourtant monté de cinquante-neuf à soixante et onze marks.

A ce propos, faisons remarquer que le revenu moyen des citoyens de l'Empire est estimé à trois cent cinquante marks, cette moyenne s'élevant quelque peu dans les provinces rhénanes, mais s'abaissant fortement dans la Prusse orientale.

Autre phénomène très curieux : l'Allemagne allait en s'appauvrissant. En effet, si, d'un côté, sa fortune augmentait annuellement, d'après les statistiques les plus favorables, de quatre à cinq milliards, l'excédent des naissances sur les décès (8 à 900,000) faisait descendre la courbe du revenu moyen. Quoi qu'il en soit, une charge de soixante et onze marks d'impôts effectifs, opposée à un revenu de trois cent cinquante marks, représentait bien le maximum de ce que le contribuable pouvait verser à l'Empire et aux Etats.

On était donc arrivé, en Allemagne, à l'extrême limite des capacités de la population. Les budgets étaient tous en déficit, et comme, par ailleurs, toutes les matières imposables avaient été frappées de droits déjà excessifs, la possibilité d'un assainissement des finances avait complètement disparu...

Les Etats particuliers tiraient leurs principales ressources des impôts directs. Tous les régimes fiscaux sont appliqués dans ces Etats. L'étude nous en mènerait trop loin. Rappelons seulement qu'en Prusse, en Bavière, en Wurtemberg et dans le grand-duché de Bade, différentes modalités de l'impôt sur le revenu global sont appliquées, avec, pour correctif, un impôt sur la fortune.

La législation fiscale la plus intéressante à examiner est celle qu'on introduisit, à partir de 1895, en Alsace-Lorraine. On y trouve, en effet, l'adaptation progressive du régime français aux pratiques allemandes : impôt des portes et fenêtres remplacé par l'impôt sur la valeur locative des immeubles, la patente faisant place à l'impôt sur la productivité, la personnelle et la mobilière étant remplacées par l'impôt sur les salaires, les traitements et la rente du capital.

De tout ce qui précède, il résulte que l'Allemagne, en matière financière comme en tant d'autres, a grandi trop vite, a vu trop gros et montré un appétit trop dévorant. Elle spéculait, pour se tirer de ses embarras, sur la guerre, qui devait lui procurer des ressources en argent, comme aussi ouvrir à son industrie et à son commerce de nouveaux débouchés. La situation était, en effet, telle que, seul, un coup de bourse heureux sur les champs de bataille pouvait lui éviter un irrémédiable désastre. On s'en rendra bien compte, quand, après un insuccès, la liquidation s'imposera et qu'il faudra démêler les crédits formidablement enchevêtrés qui donnaient à l'Empire les apparences d'une illusoire prospérité.

Abbé Wetterlé.

Nous recommandons aux prières de nos lecteurs M. l'abbé Alfred Houle, curé de Saint-Léonard-de-Port-Maurice, décédé le 15 du courant.

Ça et là

L'Allemagne calcule d'avance l'indemnité de guerre

Ce n'est pas l'indemnité qu'elle aura à payer qui préoccupe l'Allemagne; c'est celle qu'elle entend exiger des alliés. Imperturbablement, les hommes politiques et les hommes d'affaires alignent des chiffres, examinent les sources de richesses, notamment de l'Angleterre et de la France, qui assureraient à l'Allemagne cette indemnité de guerre dont le total sera « presque fabuleux ».

Ces desseins sont le travail d'esprits étrangers à toute fantaisie. Voici, par exemple, un des membres les plus notables de Landtag de Prusse, le baron de Sedlitz-Neukirch. Il expose la question avec la précision d'un rapport ou d'un discours du budget.

Son auteur dit que l'Allemagne ne peut pas aller trop loin dans ses espérances, car ses ennemis sont très épuisés et elle ne pourra pas leur demander la restitution en valeurs comptables de toutes ses dépenses et de toutes ses pertes. Seulement, il n'y a pas de raisons pour elle de renoncer à cette restitution pleine et entière, il faudra nécessairement l'obtenir sous une autre forme.

« La corrélation intime des finances de l'empire avec notre vie économique nous montre le chemin. La restitution en argent devra être remplacée par certains avantages économiques propres à relever notre richesse nationale. Cela se fera par des traités de commerce avantageux, des concessions de mines et de chemins de fer, etc. »

« En dehors de cela, il faudra des acquisitions territoriales. Les gisements métallurgiques de la Lorraine française et de la Pologne russe sont à un certain degré le supplément de nos propres exploitations minières. « On pourra rappeler encore nos besoins de matières premières et de colonies qui nous les fourniront et la nécessité d'ouvrir un champ à notre travail civilisateur. Trouver en tout cela la solution juste et utile, c'est certainement une tâche digne de tous les efforts. »

Une récente déclaration du Kaiser

Le Kaiser a fait récemment au représentant du *World* la déclaration suivante :

« Je n'ai pas voulu cette horrible guerre. Mon plus grand désir a toujours été de pouvoir finir ma vie sans avoir à engager une guerre pour le compte de l'Allemagne. »

« J'ai certainement prouvé, par tous les actes de mes vingt-six ans de règne, que je ne voulais pas déchaîner cette guerre ni une autre. »

« J'ai le sentiment que cette guerre a été déchaînée, non par l'Allemagne, mais par les nations qui nous combattent. Mais maintenant que la guerre est venue, je sens que mon devoir est de la poursuivre jusqu'au bout, et je suis certain qu'elle se terminera par la victoire de l'Allemagne. Oui, elle se terminera bien pour l'Allemagne. Je suis sur le champ de bataille avec mes braves soldats. La victoire est à nous. »

Deux tâches à remplir

Les Allemands ont deux tâches à remplir : la première consiste à former de nouvelles armées dont la supériorité qualitative et numérique leur permette d'écraser les forces ennemies, et la seconde, à se créer des conditions favorables, c'est-à-dire des conditions dans lesquelles certains neutres pourraient se décider à se ranger de leur côté en qualité d'alliés.

L'état-major allemand a, par conséquent, appelé sous les drapeaux tous les hommes à peu près capables de porter les armes, y compris de jeunes garçons de quinze ans, et il s'est mis en devoir de former de

nouvelles armées. Pendant ce temps, les diplomates allemands agissent de leur côté.

Une autre cloche

Envisageant une défaite possible pour l'Allemagne, la *Gazette de Cologne* dit :

« Bien qu'il n'y ait aucune raison de s'abandonner au pessimisme, il peut être bon de faire remarquer que si l'Angleterre pouvait nous imposer une paix défavorable, il lui serait impossible de dominer l'esprit allemand. »

« Nous pouvons déclarer avec orgueil que, en ce qui concerne l'intellectualité, nous sommes incomparablement supérieurs aux Anglais et que dans le domaine de la science nous les devançons d'au moins un demi-siècle. »

Ce son de cloche n'est pas aussi optimiste que celui que nous avons entendu plus haut.

Un conseil de médecin avisé aux Allemands

Le docteur Meissner donne, dans un journal allemand, des conseils que ses compatriotes ne suivront que de mauvais gré : il les invite à manger le moins possible :

« Tout le monde sait, écrit-il, que manger est une nécessité tout comme respirer, mais tout le monde ne sait pas que manger peut aussi être une habitude. Cela peut paraître absurde, mais si l'on se donne la peine de réfléchir, on s'apercevra que l'on s'adonne à cette habitude et que d'une manière générale l'homme mange plus qu'il n'est nécessaire pour sa santé et pour sa force. »

« Cela provient de ce que chez un grand nombre de personnes manger est un plaisir et souvent le seul qu'elles éprouvent. »

« Par les temps si graves que nous traversons, il est particulièrement utile de connaître les vrais besoins de l'homme en ce qui concerne sa nourriture et de se persuader de cette idée que pour combattre la menace de famine lancée contre nous par nos ennemis, il est nécessaire que l'on ne considère plus les repas comme un passe-temps agréable, mais comme un besoin strict d'entretenir notre santé et notre force corporelle. »

L'Ordre des Frères Mineurs

Le 13 mai prochain, à Rome, dans le Collège international Saint-Antoine, via Mérolana, auront lieu les séances solennelles du chapitre général de tout l'ordre des FF. Mineurs. Il y a bien six ans écoulés qu'elles n'ont eu lieu; en des temps aussi mouvementés que les nôtres, il est opportun que les chefs de cette famille illustre se concertent; puis expirent les pouvoirs du Révérendissime Père Mouza, le 106e général de l'ordre.

Le Rév. P. Mouza a été nommé par Pie X le 23 octobre 1911.

Le T. Rév. Père Ange-Marie, provincial, de Montréal, doit partir incessamment pour assister aux assises du chapitre général.

Le Pape et l'Empereur d'Autriche

Le *Giornale d'Italia* dit que l'empereur Joseph et le Pape Benoît XV ont échangé des lettres autographes par l'entremise de courriers spéciaux. On ne sait pas la teneur de ces lettres, qui sont gardées dans le plus grand secret.

Dans les Dardanelles

Selon une dépêche reçue de Constantinople, les navires de guerre anglais « Majestic » et « Swifsure » ont bombardé jeudi, les forts des Dardanelles, près de Gabatph.

Lundi et mardi, plusieurs des navires alliés ont été frappés; parmi eux se trouve le « Queen Elizabeth », ailleurs, tout a été tranquille.

Les opérations des Russes dans la Mer Noire, ont été sans résultat.